

Soufisme et Alchimie

Dans un précédent article, nous nous sommes efforcé de suggérer la possibilité d'étudier l'alchimie islamique dans le respect tout à la fois de la Révélation islamique en ce qu'elle a de spécifique, et de l'alchimie authentique telle qu'elle a été revivifiée en Occident par les travaux de Fulcanelli et d'Eugène Canseliet. Cette possibilité est aussi en un certain sens une nécessité, car la tradition alchimique a pénétré en Occident par le biais de l'Islam. Cette transmission a certainement dû s'accompagner d'une réadaptation de la tradition, mais elle implique aussi - car il ne peut y avoir en ce domaine de génération spontanée - qu'une alchimie intégrale a existé en terre d'Islam avant de s'épanouir en Occident. Lorsque nous disons alchimie intégrale, il faut donc aussi entendre Cabale : nous reviendrons dans un instant sur ce point qui, dans le cas de la tradition islamique et de la langue arabe qui lui sert de véhicule, nécessite des développements particuliers.

Nous devons tout d'abord préciser dans quel esprit nous concevons cette étude. Il paraît en effet depuis quelques années un grand nombre d'ouvrages, traductions ou études, dont la plupart sont d'ailleurs excellents, sur l'ésotérisme musulman et le soufisme. Or, certains de ces travaux font, directement ou indirectement, allusion à l'alchimie en des termes qui tendent, volontairement ou non, à accréditer l'opinion selon laquelle l'alchimie serait uniquement symbolique¹. Quel que soit donc l'intérêt de ces travaux sur le soufisme, il n'en faut pas moins rectifier l'idée de l'alchimie qui risque de s'en dégager. Il convient d'être attentif au fait que considérer l'alchimie sous un angle uniquement symbolique et la considérer sous un angle uniquement matériel, c'est au fond tout un. Car si le symbolisme ne renvoie qu'à l'homme, alors les opérations du laboratoire ne sont rien d'autre que des manipulations chimiques au sens ordinaire du terme, et inversement. Dans les deux cas, on passe à côté de l'essence véritable de l'alchimie, laquelle est à proprement parler un « entre-deux » (en arabe : *barzakh*), un « isthme au confluent des deux mers » que sont les eaux supérieures et les eaux inférieures. Que

¹ [Voir par exemple la traduction du chapitre 167 des *Futûhât* d'Ibn `Arabî sous le titre : *L'Alchimie du Bonheur parfait*, Berg International, 1981.]

l'alchimie soit symbolique, il ne s'agit pas de le nier ; mais elle n'est pas uniquement cela. Comme le remarque Henry Corbin :

« L'opération alchimique s'annonce donc comme une opération psychospirituelle par excellence, non pas du tout que les textes alchimiques soient une « allégorie de l'Âme », mais parce que les phases de l'opération réellement accomplies sur une matière réellement donnée, symbolisent avec les phases du retour de l'Âme à elle-même. »²

Encore conviendrait-il d'ajouter, afin qu'aucune équivoque ne soit possible, que le résultat de l'opération est lui aussi bien réel. La raison profonde en est que le « retour de l'Âme à elle-même » peut s'entendre aussi bien de l'âme de l'homme que de l'Âme universelle. C'est pourquoi la corporalisation de l'Esprit s'accomplit à la fois à l'intérieur de l'artiste et à l'intérieur de l'athanor. Et cette descente de l'Esprit se produit effectivement, pour autant que la matière ait été convenablement préparée et que les conditions nécessaires soient réunies. On ne peut donc simplement assimiler l'alchimie à un symbolisme destiné à décrire les étapes d'une voie spirituelle telle que le soufisme. Les moyens de grâce propres à l'alchimie lui confèrent indéniablement un statut bien particulier, car toute réalisation spirituelle ne s'accompagne pas nécessairement d'une descente « macrocosmique » des influences dont il s'agit.

L'interprétation qui est habituellement donnée de l'alchimie islamique n'engage donc que ses auteurs, et non l'alchimie islamique elle-même.

Qu'il existe par ailleurs - les traités d'alchimie proprement dite, au demeurant fort nombreux en Islam, ici mis à part - une lecture alchimique possible de certains traités de soufisme dont le propos n'est pas spécifiquement alchimique, nous avons déjà indiqué qu'il y a de bonnes raisons de le penser, raisons qui nous paraissent parfaitement résumées par ces lignes d'André Savoret :

« Non seulement la description de l'œuvre physique s'adapte strictement aux phases de l'Œuvre spirituel, mais il est possible de tirer d'une description de l'Œuvre spirituel une adaptation parfaite à l'œuvre physique. »³

² Henry Corbin : Histoire de la Philosophie islamique, Gallimard, Paris, 1968, p.187.

³ André Savoret : "Qu'est-ce que l'Alchimie ?" in Cahiers de l'Hermétisme : Alchimie, Paris, Albin Michel, 1978, p. 23.

C'est ce principe d'adaptation, expressément affirmé par la Table d'Emeraude, qui nous servira de guide dans la suite de ces études sur la tradition alchimique en Islam.

*
* *

C'est tout naturellement vers la Cabale que nous nous tournerons pour trouver la confirmation du bien-fondé de notre entreprise. Précisons tout d'abord, afin de n'avoir pas à y revenir, qu'en arabe la Cabale se présente sous une triple forme : graphique, phonétique et numérale. Ces trois aspects forment un tout indissociable dont l'unité ne peut se comprendre que si l'on se rappelle que l'arabe est une langue sacrée et une langue de Révélation. Une telle langue est un symbole vivant de la Réalité, gage de l'unité sous-jacente à ses différentes modalités.

En un certain sens, on peut dire que la forme de la lettre correspond au corps, le son à l'âme et le nombre à l'esprit. Il y a là matière à d'intéressantes considérations qui, à vrai dire, risqueraient de nous entraîner loin de notre sujet ⁴. Sans pouvoir entrer ici dans les détails, mentionnons tout de même que le son est l'âme (*nafs*) de la lettre, produit par l'expir (*nafas*). Selon la perspective islamique, l'Ame universelle n'est d'ailleurs autre chose que l'effet de l'Expir du Miséricordieux (*Nafas al-Rahman*) ⁵. On comprend dès lors que la récitation (*Qur'ân*) de la Parole de Dieu soit en Islam le rite fondamental, ainsi que le caractère totalisant de la prière qui reconduit la création à son Créateur ; on comprend également pourquoi, dans l'ésotérisme, la « science des lettres» (*`ilm al-hurûf*) est mise en relation avec le pouvoir d'insuffler l'esprit que détenait Jésus, pouvoir grâce auquel il ressuscitait les morts et communiquait la vie aux oiseaux d'argile qu'il avait façonnés (Coran : 3;43, 5;110) ⁶.

D'autre part, le nombre reflète l'esprit ; dans cette optique, *nommer* et *nombrer* sont deux opérations corrélatives qui ne vont pas l'une sans l'autre. C'est là au fond le principe de la théorie jabirienne de la Balance, et particulièrement de la Balance des Lettres.

Il importe de se convaincre que les procédés d'interprétation ésotériques basés sur la Cabale numérale ne sont pas des systèmes arbitraires élaborés

⁴ Il y a beaucoup à glaner dans le livre de Jean Canteins : La Voie des Lettres, Paris, Albin Michel, 1981.

⁵ Voir Henry Corbin : L'Imagination créatrice dans le Soufisme d'Ibn Arabî, Paris, Flammarion, 1977, en particulier la note 22 pp. 227-229.

⁶ Voir la traduction par Michel Vâlsan du chapitre 20 des Futûhât d'Ibn `Arabî sous le titre : La Science propre à Jésus, Etudes traditionnelles, 1971, p. 62.

a posteriori, mais des moyens d'accès direct au mystère du nom. Il ne saurait en être systématiquement ainsi dans les langues occidentales, qui sont des langues indo-européennes utilisant un alphabet d'origine sémitique. Dans une langue sacrée au contraire, les différents aspects d'un même mot ou d'une même lettre - sonore, graphique, numérique - sont comme les reflets, chacun dans son ordre, d'une même réalité essentielle qui constitue leur unité véritable et institue entre eux une sorte d'harmonie naturelle.

Dans les langues européennes, seuls le son et le sens sont corrélés ; c'est pourquoi la Cabale est uniquement phonétique. En arabe, par contre, le « jeu de mots » peut porter non seulement sur le son, mais aussi sur la forme graphique des lettres, ou encore sur les nombres attribués aux différentes lettres d'un mot.

Le principe de la Cabale numérale est simple : à chacune des vingt-huit lettres de l'alphabet est associé un nombre d'unité, de dizaine, de centaine, ou de mille. En réalité, il y a deux systèmes de correspondance, l'un en usage dans la partie orientale de l'Islam, l'autre au Maghreb. La différence entre ces deux systèmes ne porte toutefois que sur six lettres ⁷. L'application la plus courante consiste à faire la somme des valeurs attribuées aux lettres d'un mot. On voit en particulier que le total ainsi obtenu est invariant lors d'une permutation des lettres de la racine. Signalons enfin que l'on est parfois amené à considérer non seulement la valeur de la lettre, mais encore le total obtenu en faisant la somme des valeurs des lettres qui la composent. Donnons un exemple afin d'être plus clair : la première lettre de l'alphabet est *alif* : sa valeur est 1. Toutefois, lorsque le mot *alif* lui-même est décomposé en ses lettres constitutives, on voit qu'il est formé des lettres *alif*, *lâm*, *fâ'*. Le *lâm* valant 30 et le *fâ'* 80, on aura pour valeur « composée » de l'*alif* 111.

*
* * *

Le mot Cabale lui-même nous renvoie au verbe *qabala* qui a le sens d'accepter, accueillir, recevoir, et en particulier recevoir un enseignement. La racine QBL connote l'idée de se trouver devant, en face. C'est ainsi que la *qibla* désigne la direction vers laquelle doit se tourner l'orant pendant la prière rituelle. Il est à remarquer que par permutation de cette racine, on obtient le mot *qalb*, le cœur ; par suite, les mots *qabala* et *qalb* ont aussi le même nombre, qui est 132 (= 11 x 12). De ces rapproche-

⁷ Sans doute faut-il voir l'origine de cette particularité dans le fait que l'alphabet hébreu ne comporte que 22 lettres.

ments, nous retiendrons que la Cabale, à l'instar de la prière, est avant tout une *orientation du cœur*, une attitude intérieure qui réactualise la prédisposition de l'âme humaine à entendre la *langue des oiseaux*, mère et origine de toutes les langues, dont le Coran nous apprend que Salomon avait la parfaite connaissance :

« *Salomon hérita de David ; il dit : O hommes, la langue des oiseaux nous a été enseignée, et nous avons reçu le don de toute chose. Certes, c'est là une grâce évidente.* » (Coran : 27; 16)

Voyons à présent si la Cabale peut nous éclairer sur les rapports qui existent entre soufisme et alchimie. Les étymologies proposées pour le mot soufi (*çûfi*) sont multiples. Parmi les plus souvent mentionnées, citons : *çûf* (laine), *çaff* (rang), *çuffa* (banc), *çifa* (qualité), ainsi que le mot grec *sofos* (sage). La dérivation la plus satisfaisante quant au sens est cependant celle qui rattache le mot à *çafâ'* : pureté, clarté, sérénité, apparenté au verbe *çafâ* : être pur, clair, limpide, d'où aussi le verbe de la deuxième forme *çaffâ* : purifier, clarifier, filtrer, passer au tamis, etc. Or, à ces rapprochements déjà suggestifs, nous ajouterons les mots *çafâ*, *çafât*, *çafwâ'*, qui signifient : pierre, rocher. Le mot *çafwâ'*, en particulier, peut également se lire comme le féminin de *açfâ*, élatif de *çâf* : pur, serein, et peut donc à la fois signifier *pierre*, et *très pure*. Enfin, *çafw* signifie : pureté, limpidité ; la plus pure partie d'une chose ; une eau claire et limpide.

En rapport avec l'idée de pureté ici énoncée, Ibn `Ajiba ⁸, dans son glossaire de la mystique musulmane, cite Sahl al-Tustarî :

« *Le soufi est celui qui est pur (çafâ) du trouble... Celui pour qui l'or et la boue ont la même valeur.* »

et Junayd :

« *Le soufi est comme la terre ; on y jette tout le rebut et il n'en sort que de bonnes choses.* »

Du même Junayd, nous ne croyons pas qu'il soit hors de propos de rappeler la célèbre réponse faite à un interlocuteur qui lui demandait ce qu'est le connaissant :

« *La couleur de l'eau est celle de son récipient* »

⁸ Voir Jean-Louis Michon : *Le Soufi marocain Ahmad Ibn `Ajiba et son Mi`râj*, Paris, Vrin, 1973.

ce qui est un excellent exemple d'adage pouvant se lire aussi bien en un sens métaphysique général qu'en un sens alchimique bien précis.

Nous avons dit au début de cet article que l'alchimie était un « isthme entre les deux mers ». De toute évidence, cette expression possède également plusieurs sens symboliques qui ne s'excluent pas plus qu'ils ne se confondent. De cet isthme (*barzakh*)⁹, il est à plusieurs reprises question dans le Coran :

« *Il a séparé les deux mers qui se touchaient. Entre elles il y a un isthme qu'elles ne franchissent pas. Lequel des bienfaits de votre Seigneur nierez-vous ?* » (Coran : 55 ; 18-20.)

De même:

« *C'est Lui qui a séparé les deux mers, celle-ci douce et rafraîchissante, celle-là salée et amère, et qui a élevé entre elles un isthme et une barrière infranchissable (hijran mahjûran).* » (Coran : 25 ; 55.)

Il est à noter que les deux derniers mots dérivent tous deux de la racine HJR, à laquelle appartient aussi le mot *hajar*, pierre. Le mot *hijr* peut signifier mur, enceinte sacrée, mais également esprit, et finalement, comme pour nous confirmer que nous sommes sur la bonne voie, jument, cavale.¹⁰

⁹ Sur le *barzakh* en général, voir Titus Burckhardt : *Symboles*, Archè, Milano, 1980, p. 85.

¹⁰ [« (La cabale hermétique) était la langue secrète des *cabaliers*, *cavaliers* ou *chevaliers*. Initiés et intellectuels de l'antiquité en avaient tous la connaissance. Les uns et les autres, afin d'atteindre à la plénitude du savoir, enfourchaient métaphoriquement la *cavale*, véhicule spirituel dont l'image type est le *Pégase* ailé des poètes helléniques. Connaître la *cabale*, c'est parler la *langue du cheval*, dont Swift indique expressément, dans l'un de ses *Voyages* allégoriques, la valeur effective et la puissance ésotérique. » (Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, Pauvert, 1977, t.II, pp. 267-268.) « Car le sujet des sages n'est guère qu'une eau congelée, ce qui lui a fait donner, pour cette raison, le nom de *Pégase* (de Πηγός, *rocher, glace, eau congelée ou terre dure et sèche*). Et la fable nous apprend que Pégase, entre autres actions, fit jaillir, d'un coup de pied, la fontaine Hippocrène. Πήγασος, Pégase, a pour racine πηγή, *source*, de sorte que le coursier ailé des poètes se confond avec la source hermétique... » (*ibid.* p. 175) Ajoutons encore que dans l'étude qu'il a consacrée précisément à « L'Hermétisme dans la Vie de Swift et dans ses "Voyages" » (Cahiers du Sud, n°344), Eugène Canseliet ajoute ce qui suit : « Ce langage phonétique et universel se manifeste à Christian Rosencreutz, dès le premier jour de ses *Noces chimiques*... La cabale y apparaît incarnée dans une femme admirablement belle qui tient, de sa main droite, une trompette d'or marquée d'un nom irrévélable et, dans sa main gauche un paquet de lettres écrites *dans toutes les langues*. C'est elle encore que désigne nettement Téophile (*sic*) Arétius, dans son *Eloge* d'Henri Khunrath :

*La source de la SOPHIA est limpide, c'est la divine CABALE
Que les MAGES possèdent avec les encens odorants du pays de SABA,
A chacun elle donne la VIRIDITE et le SEL fusible au nom secret. »]*

Les deux mers sont encore mentionnées dans un passage de la *Sourate de la Caverne*. Avant de le reproduire, nous devons dire qu'il précède immédiatement le récit de la rencontre de Moïse avec un mystérieux personnage auquel Moïse demande de l'accepter pour disciple et de lui enseigner un peu de sa science. L'identité de ce personnage n'est pas précisée, mais la tradition nous a conservé son nom : *al-Khidr*, ou *al-Khadir*, c'est-à-dire *le Vert*¹¹. C'est lui qui dispense l'initiation à ceux qui la reçoivent directement du monde céleste. Moïse, d'ailleurs, ne peut rester longtemps avec lui, faute de comprendre le sens de ses actions.

Pour revenir au sujet qui nous occupait, voici donc les quelques versets qui précèdent ceux où est relatée la rencontre de Moïse et d'al-Khidr :

« Et Moïse dit à son compagnon (Josué) : je n'aurai de cesse que j'aie atteint le confluent des deux mers, dussé-je y mettre des années.

Ils parvinrent au confluent des deux mers ; ils oublièrent leur poisson (hût), qui s'échappa et prit le chemin de la mer.

Ils poursuivirent leur chemin ; Moïse dit à son compagnon : sers-nous notre repas, nous sommes fatigués de notre voyage.

Son compagnon dit : as-tu vu ? Lorsque nous nous sommes arrêtés près du rocher, je n'ai plus pris garde au poisson. Il n'y a que Satan qui ait pu me le faire oublier. Il a pris le chemin de la mer ; c'est étrange.

C'est ce que nous voulions, dit Moïse, et ils retournèrent sur leurs pas. » (Coran : 18 ; 59-63.)

Il est question dans ce passage d'un certain poisson, en des termes à vrai dire assez mystérieux. Rien ne nous permet d'identifier ce poisson avec certitude ; mais rien ne nous interdit de penser qu'il s'agit là du poisson connu sous le nom de *poisson de Moïse (samak Mûsâ)* ; or ce poisson n'est autre que la *sole*, ce qui confirme en quelque sorte le caractère « solaire » attribué à Moïse en Islam, caractère que lui reconnaît la cosmologie traditionnelle qui lui assigne le sixième ciel (ciel de Jupiter). Nous avons déjà dit que le *laurier* était également mis en relation avec Moïse. D'autre part, ce poisson « oublié » au confluent des deux mers nous renvoie à la racine HJR dont nous avons vu qu'elle en désignait la

¹¹ Sur ce très important personnage, les références sont multiples, mais il importe de consulter Corbin : *Imagination créatrice...*, *op. cit.*, pp. 48 sq.

limite, donc à la pierre (*hajar*), et de là, pourquoi pas, au poisson *saint-pierre*. On sait que le *saint-pierre*, encore appelé *poisson de Saint-Christophe*, *poule de mer* ou *dorée*, porte le nom savant de *Zeus faber* (ce qui renvoie d'une autre manière à Jupiter), en souvenir de la légende selon laquelle Saint Pierre aurait trouvé une pièce de monnaie dans la bouche de ce poisson en un moment où il en avait besoin. Terminons ces considérations en remarquant qu'une autre variété de poisson osseux, le *coq de mer* ou *dorée des Indes*, est appelé le *gal*. En Provence, c'est d'ailleurs le *saint-pierre* lui-même qui est le *gal*.¹² Le lecteur voudra bien convenir que, bien qu'appliquée à des langues fort différentes, la Cabale fournit ici un faisceau convergent d'indices difficilement récusables. Cela peut paraître étonnant de prime abord. A la réflexion, toutefois, nous y voyons une confirmation du principe fondamental de la Cabale, qui est que des idées semblables tendent à s'exprimer par des sons semblables, ou, si l'on préfère, que des rapports d'idées doivent avoir d'une manière ou d'une autre leur reflet dans des rapports de mots. L'unité de tradition qui, par-delà toutes les différences, a toujours existé spirituellement entre « gens du Livre » et géographiquement entre peuples de la Méditerranée, suffit à expliquer des similitudes dont la conscience a pu s'atténuer avec le temps, mais dont il est toujours possible de retrouver des traces soit dans les textes sacrés ou hermétiques, soit dans la mémoire des peuples, et à la source desquelles on doit pouvoir remonter, non par vain jeu intellectuel, mais parce que ces lignes d'Edouard Schuré, qui datent de 1926, n'ont rien perdu aujourd'hui de leur actualité¹³ :

« Seule la certitude de l'Ame immortelle peut devenir une base solide de la vie terrestre et seule l'entente des grandes Religions, par un retour à leur source commune d'inspiration, peut assurer la fraternité des peuples et l'avenir de l'humanité. »

A. A.

¹² [Le jeu d'allusions dont il est question ici n'est guère compréhensible sans référence à Fulcanelli : *Le Mystère des Cathédrales*, Pauvert, 1977, pp. 196-197, où il est question de la *galle* fournie par le *chêne*, de *gallus* (coq), de *gala* (lait), et de leurs rapports avec le Mercure, matière de la Pierre.]

¹³ Edouard Schuré : *Les grands Initiés*, préface à l'édition de 1926, Paris, Librairie académique Perrin, 1960.